



STEFAN CASTA

MARY-LOU

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR AGNETA SÉGOL ET
MARIANNE SÉGOL-SAMDY



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

MARY-LOU

STEFAN CASTA

MARY-LOU

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR AGNETA SÉGOL ET
MARIANNE SÉGOL-SAMOY




EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Amis d'enfance, Adam et Mary-Lou se sont perdus de vue depuis l'accident qui a cloué Mary-Lou dans un fauteuil roulant et mit fin à l'amitié de leurs familles. Trois ans plus tard, les deux jeunes se retrouvent pour passer ensemble une partie de l'été au bord d'un lac. Mary-Lou a beaucoup changé, elle est agressive, ironique, elle a aussi perdu toute joie de vivre. Adam veut bien être compréhensif mais très vite, il se lasse de la mauvaise humeur de son amie. Il va leur falloir du temps pour retrouver une complicité et répondre aux questions du passé qui hantent Adam.

Les nombreuses réflexions et questions soulevées par ce très beau roman continuent à vous trotter dans la tête une fois le livre refermé et l'ambiance douillette et rêveuse garde longtemps son empreinte sur le lecteur.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

 Avec le soutien du CNL.

C'est l'heure de pointe. Du moins pour moi. Notre cours de dessin de l'après-midi a eu lieu en plein air et je suis resté après les autres, ce qui m'a mis en retard. Je sors du métro à Skanstull et je me fraye un passage à travers la foule.

Comme d'habitude, je jette un regard dans la vitrine de la poissonnerie Göta Fisk. Il y a une pub pour du chien de mer. Tout en traversant Götgatan je me demande comment on cuisine le requin. À la poêle ou au court-bouillon ?

Deux types dans une Peugeot 306 cabriolet me sortent de mes réflexions en klaxonnant et je saute sur le trottoir avec mon carton à dessins plein de croquis sous le bras.

C'est la première voiture décapotable que je vois cette année et je me fais la réflexion que l'été ne va pas tarder. On est mi-avril, l'air est doux et un soleil pâle, presque argenté, brille sur le quartier de Söder.

Cela explique peut-être pourquoi je ne la vois pas. Mes pensées sont trop occupées par l'été qui attend, par mes projets et par une petite inquiétude qui me ronge.

Tout d'un coup, je heurte quelque chose et je sens une douleur foudroyante dans mon pied droit. Je me retrouve à quatre pattes avec un million d'anges blancs voltigeant de façon incontrôlée autour de moi. Je dois avoir l'air complètement ridicule.

Je me rends vite compte que les anges sont en fait mes feuilles de dessin que le vent est en train d'emporter le long de Götgatan. Un monceau de livres de bibliothèque gît sur le trottoir et c'est là que je prends conscience de la présence d'une fille en fauteuil roulant à côté de moi. Visiblement agacée, elle me siffle :

– Fais gaffe, merde !

Quelques passants se sont arrêtés et tentent maladroitement d'attraper les feuilles volantes, tandis que moi, toujours à quatre pattes, je me mets à ramasser les livres. On dirait que j'ai heurté un bibliobus.

Tout ça c'est ma faute. J'ai dû foncer droit dans le fauteuil quand je me suis réfugié sur le trottoir.

– Je suis vraiment désolé, je lui dis en remettant les livres sur ses genoux.

Ce n'est que lorsqu'elle tourne son regard timide et triste vers moi que je vois qui c'est.

– Mary-Lou ! je m'exclame.

Élégamment vêtue, elle a une jolie coupe au carré. Ce n'est plus du tout la même. De toute évidence elle ne m'a pas reconnu, ce que je peux comprendre.

– Adam ! je dis. C'est moi, Adam, ton voisin de vacances !

Ça lui rafraîchit la mémoire.

– Je suis contente de te voir, dit-elle.

– J’ai voulu t’appeler une quantité de fois.

Mais je ne lui dis pas pourquoi je ne l’ai pas fait.

Mes feuilles virevoltantes ont provoqué un chaos dans la circulation et une voiture freine brutalement à côté de nous.

– Dépêche-toi de les ramasser avant qu’elles s’envolent jusqu’à Ringvägen, me suggère-t-elle.

Je descends vite la rue pour repêcher les feuilles dans le caniveau où elles ont presque toutes atterri. Quelques gamins me donnent un coup de main. Mary-Lou, elle, me regarde faire. Mon pied me fait toujours mal et je retourne auprès d’elle en boitant.

Pour pouvoir passer sur le trottoir, les gens nous bousculent. Mary-Lou a l’air de se demander ce qu’on va faire. Je regarde les livres posés pêle-mêle sur ses genoux, puis je fais un geste vers le McDo.

– On n’a qu’à aller là.

Elle commence à rouler en direction de l’entrée. Je veux marcher à côté d’elle, mais il y a trop de monde en face et finalement je préfère la précéder. Une fois la porte franchie, nous trouvons une table. Elle essuie ses livres avec une serviette. De l’autre côté de la vitre, deux choucas noirs nous regardent de leurs yeux perçants. J’ai envie de dessiner la scène, mais le moment ne s’y prête pas.

En revanche j’observe Mary-Lou. Je vois tous les détails qui m’ont échappé jusque-là : son sac en cuir vert avec l’étiquette Mulberry, son carré de soie bleu marine qui dépasse joliment

sous le col de son manteau clair. On dirait une petite hôtesse de l'air. Le mot *bourgeoisie* est marqué sur son front. Mais moi qui la connais, je sais que son appartenance est ailleurs.

– Ça va, ton vertige ? me demande-t-elle après avoir bien rangé les livres sur ses genoux.

– C'est presque pire, je réponds en riant.

Elle me regarde longuement comme si elle cherchait à vérifier quelque chose.

– Tu as changé, constate-t-elle.

– Toi encore plus.

Je ne sais plus quoi dire. Elle non plus, visiblement. Après un moment de silence, je décide de lui faire part de mes projets.

– Je vais passer l'été tout seul à la campagne. Je ne me nourrirai que de pêche et de trucs simples.

– Tu as le droit de faire ça ? s'étonne-t-elle.

– Bien sûr. La plupart du temps, je vis seul ici aussi. Mon père voyage beaucoup pour son boulot. Je m'occupe de moi. Et de mon père, quand il est là.

Nouveau silence.

– Tu n'as qu'à venir toi aussi, je lui suggère. Je voulais justement t'appeler pour t'en parler.

– Je n'ai pas envie d'y retourner.

– Penses-y quand même.

Elle acquiesce.

– Tu habites ici, à Söder ? je demande, étonné qu'on ne se soit pas déjà croisés.

Elle fait non de la tête.

– Je viens voir une copine. Mona. On va chanter à l'église Sofia. Mais je suis un peu en avance.

– Ma grand-mère est enterrée au cimetière de l'église Sofia, je dis.

Elle ouvre son sac vert et en sort une carte dorée qu'elle me tend.

C'est sa carte de visite. Mary-Lou Arvnell. Une adresse dans le quartier d'Östermalm : Sibyllegatan 13. Et un numéro de téléphone.

– Ta mère s'est remariée ?

Elle hoche la tête.

– Ton père a gardé la ferme, non ?

Elle acquiesce de nouveau. Je repense à tout ce qu'elle a dû endurer ces dernières années. Ça remonte à quand déjà ? À trois ans ? Oui, c'est ça. Je suis bien placé pour le savoir. S'il y a une chose que je ne suis pas près d'oublier c'est bien celle-là. Cet été, ça fera trois ans.

– Ça se passe comment ? je demande en faisant un vague signe de tête vers son fauteuil.

Elle hausse les épaules.

– Ça va. Je commence à m'habituer, ajoute-t-elle sur un ton nonchalant. Quand on est venues s'installer ici, j'ai expliqué au bahut que j'étais tombée de la tour Eiffel. Pour qu'on me fiche la paix. Il paraît que j'étais insupportable. D'après Mona.

Elle laisse échapper un petit rire avant de répéter :

– Maintenant ça va. Je n'y pense plus.

Je sens qu'elle ne dit pas la vérité.

Un coup d'œil sur ma montre m'indique qu'il faut que je m'en aille. On est mercredi et toutes les équipes poussin de bandy¹ doivent se réunir une dernière fois avant les grandes vacances. Il faut que je m'approvisionne en chips et en sodas avant de rentrer faire à manger à mon père. Il revient d'Amman.

Mon père et les parents de Mary-Lou étaient amis, c'est comme ça qu'on s'est connus. Mon père et sa mère ont gardé le contact, je crois, pendant un certain temps.

- Mon père rentre ce soir de Jordanie, je lui explique.
- Il voyage toujours autant ?
- Encore plus.

Je glisse la carte dorée dans la poche de mon jean en insistant :

- Pense à ce que je viens de te dire !
- Je ne crois pas que ce soit possible.
- Je t'appellerai.

Quelques jours plus tard je l'appelle. Un samedi. Elle est en train de regarder la télé. On parle un bon moment et j'entends que ses souvenirs sont revenus. Elle a parlé de moi à sa mère qui lui a demandé de passer le bonjour à mon père.

1. Sport d'équipe rappelant le hockey. (*N.d.T.*)

Mary-Lou trouve étonnant qu'on se soit croisés de cette manière. Je lui explique que ce genre de choses m'arrive sans cesse.

Je continue à lui téléphoner. Parfois je tombe sur son répondeur, alors je raccroche sans rien dire. Elle, elle ne m'appelle jamais. Parfois elle est agacée quand elle décroche, de mauvaise humeur. Alors la conversation se termine vite.

Un jour, je lui demande si elle a réfléchi à ma proposition mais elle répond qu'elle ne s'est pas encore décidée. J'ai cependant l'impression qu'elle a compris.

1

Je suis réveillé très tôt par les cris des goélands bruns. Blotti sous ma couverture rouge, j'écoute leur : *Kijai ai Ke-ooooow Ke-ooooow Ke-ooooow Kee-ooooow Ke-ooooow*. De loin me parvient le bruit du moteur d'un bateau de pêche qui entre dans le port. Ou qui en sort. J'ai l'impression d'entendre les battements rapides d'un cœur inquiet à travers la tranquille respiration des vagues. Doucement, petit cœur ! J'inspire, j'expire. Lentement. J'inspire, j'expire. Lentement. J'inspire, j'expire. Lentement. Au rythme des vagues.

Je reste dans un demi-sommeil pendant un long moment.

Le soleil brille et le ciel est bleu. Je vais marquer ça dans mon journal de bord. *Le soleil brille et le ciel est bleu. +19°, faible vent du sud-ouest.*

Je mets une casserole d'eau à chauffer pour le thé, j'ouvre la porte et je sors pisser sur les épilobes qui poussent à l'angle de la maison. Il est encore très tôt et j'ai le soleil dans le dos. Je regarde le lac en plissant les yeux. Une femelle grand harle quitte le ponton en glissant sur l'eau suivie d'une ligne de

petites boules duveteuses. Elle me lorgne du coin de l'œil. Je compte sept poussins, puis j'aperçois un petit retardataire qui pagaie tant qu'il peut pour rattraper les autres. Dépêche-toi, petit oiseau, je murmure.

L'eau bout quand je reviens. J'enlève la casserole et j'y jette un sachet de thé. Puis je coupe trois tranches de pain que je tartine d'une pâte de fromage.

Je m'installe sur le banc devant la maison. La forêt embaume. Quelques voiliers louvoient maladroitement dans le vent faible. C'est ça mon quotidien. Le vent, les vagues.

Une bergeronnette court vers moi, je lui lance des miettes de pain mais elle change d'avis, fait quelques grands bonds rapides et part en direction de l'eau.

En entendant des caquètements je me lève, j'étire mon corps encore endormi et je me rends à la fourgonnette pour donner à manger à Siv et Rut. Je passe par la remise prendre deux poignées de grains du tonneau en bois.

– Venez, venez, venez ! j'appelle.

En m'entendant arriver, Siv et Rut sautent par les portières restées ouvertes. Je lance les grains à travers le grillage qui entoure la vieille voiture et elles se mettent à picorer avec avidité.

– Vous m'avez pondu quelques œufs aujourd'hui ?

Comme elles ne prennent pas la peine de me répondre, j'ouvre la porte grillagée pour aller vérifier par moi-même. Siv me lance un regard méfiant et recule de quelques pas mais, se rendant compte que Rut ne se laisse pas impressionner, elle

retourne à son petit déjeuner. En passant, je vérifie qu'il reste de l'eau dans le distributeur.

À ma grande joie, je découvre un œuf marron sur le siège du passager. Il est encore tiède quand je le glisse délicatement dans ma poche.

– Super, mes poulettes.

Je ressors en reculant et je referme doucement la portière derrière moi.

J'écris *Un œuf* dans mon journal.

Je le range dans le garde-manger. Ce tout premier œuf donne une impression de solitude dans son casier en bois qui pourrait en contenir trente comme lui, mais il faut leur laisser le temps à Siv et Rut. Le temps de pondre et le temps de s'habituer à moi. Tout a besoin de temps ici. Surtout moi.

Muni de mon bloc à dessin, je me dirige sans me presser vers la forêt de sapins. C'est une vraie forêt de contes de fées avec des arbres vieux de plusieurs centaines d'années. Une paire de bras ne suffirait pas pour faire le tour de leurs troncs. Par-ci par-là, il y a des petites clairières ensoleillées et des marécages tout blancs de linaigrettes. Je m'assieds en tailleur dans l'herbe et commence à dessiner quelques renoncules qui ont une forme assez inhabituelle. Les fleurs ont l'air cassé ou inachevé. Certaines possèdent cinq pétales jaunes, d'autres ont des pétales atrophiés, il y en a même qui n'en ont pas du tout. Je sais que c'est une des particularités de cette espèce qu'on appelle « renoncule tête d'or ». En bas de mon dessin j'écris *Ranunculus*

auricomus, 14 juin.

Puis je découvre des petites fleurs blanches qui forment un véritable tapis dans le pré. Ça me fait plaisir de voir ces minuscules fleurs avec leurs feuilles à trois folioles. Je sais que ce sont des *fragaria viridis*, des fraises des collines. J'ignorais qu'il y en avait encore !

Plus tard, je note dans mon journal : *Il y aura beaucoup de fraises sauvages cette année dans la forêt de John Bauer*².

À la tombée de la nuit, je reste devant la fenêtre à regarder le lac reprendre son calme après encore une journée mouvementée parmi les bateaux et les goélands. Puis je sors enfermer Siv et Rut dans la fourgonnette. Le vent souffle un peu plus fort, il a changé de direction et vient maintenant du sud-est. J'entends les sapins se chuchoter des secrets.

– Bonne nuit, mes poulettes, je lance mais elles ne me répondent pas.

Je reste un moment à les écouter caqueter avant de remonter à la maison.

2. Peintre suédois (1882-1918), surtout connu pour ses illustrations d'un livre de contes : *Bland tomtar och troll* (Parmi des elfes et des trolls). (N.d.T.)

Je ferme la porte derrière moi. Après une petite hésitation, je la verrouille aussi. Ne me demandez pas pourquoi. C'est sans doute une de ces mauvaises habitudes de la ville.

J'ignore combien de temps j'ai dormi quand je me réveille en sursaut en pleine nuit. La pluie tambourine contre le toit avec ses doigts puissants et je crois d'abord que c'est ça qui m'a réveillé. Puis je perçois un autre bruit. Une sorte de grondement qui vient de dehors. D'assez près en fait.

Je sais qu'il y a des renards dans la forêt et je m'inquiète pour Rut et Siv, mais le bruit ne vient pas du poulailler.

Je tends l'oreille. Mon cœur se met à battre comme le moteur d'un bateau de pêche. De façon rapide et sourde.

Je me redresse dans mon lit. Encore ce bruit : *Badooooong*. Je jette un regard par la fenêtre mais il fait beaucoup trop sombre dehors et ça ne me donne aucune indication. Je ne parviens même pas à distinguer la limite entre la terre et l'eau.

Tout d'un coup une longue éraflure blanche déchire la nuit comme si quelqu'un avait ouvert une fermeture éclair du ciel au lac. Dans la clarté soudaine, je vois ce que l'obscurité dissimulait tout à l'heure : la barque amarrée au ponton, la plage de sable déserte, la silhouette noire de la forêt, la Volvo Duett des poules.

Je retiens mon souffle et je me mets à compter. Arrivé à trois, j'entends un nouveau *Badooooong*. Je m'allonge de nouveau et je remonte la couverture rouge au-dessus de ma tête. L'orage me faisait peur quand j'étais petit. Mais je ne suis plus petit.

Dans mon enfance, on passait nos vacances d'été ici, mon père, Britt Börjesson et moi.

C'était très agréable, surtout quand Britt Börjesson avait la bonne idée de ne pas venir. Comme tous les enfants, je restais des heures dans l'eau, j'adorais me baigner. « Fais attention, tu vas finir par avoir les pieds palmés », disait Britt avec son gros rire.

Au début, je la croyais. On est assez bête quand on est petit.

Un jour, elle m'a attrapé par le bras et elle m'a traîné jusqu'au bout du ponton d'où elle m'a forcé à sauter. Puis elle m'a ordonné de revenir à la nage. « C'est facile pour toi qui as les pieds palmés », m'a-t-elle dit. Je me débattais et je hurlais que je me noyais mais elle, elle me regardait en rigolant. C'est ce jour-là que je me suis rendu compte qu'elle ne comprenait rien aux enfants.

C'est sans doute à cause de cette histoire que je n'ai jamais appris à nager, et depuis, j'ai une peur bleue de l'eau.

Mais je me suis mis à la pêche. J'avais repéré un endroit où un petit ruisseau d'eau noire du marécage s'écoulait dans le lac et c'est là que j'attrapais des perches d'un vert tellement sombre qu'elles paraissaient noires.

Britt me demandait toujours où je les avais eues et je lui répondais que c'était assez loin d'ici, à la pointe de la presqu'île d'en face, plus loin encore que Norden. À l'autre bout du monde, on ne pouvait pas aller plus loin. Je ne sais pas si elle y est allée.

Le soir dans mon lit, j'entendais Britt lancer son rire de gé-

land en sirotant son vin mousseux.

Son rire était menaçant comme le tonnerre, mais il n'était jamais suivi d'un éclair.

J'ignorais qu'un rire puisse être désagréable, qu'il puisse mettre mal à l'aise. Il paraît que les yeux sont le miroir de l'âme. Plus tard, quand on a réglé nos comptes, Britt Börjesson et moi, j'ai compris qu'un rire peut aussi refléter l'âme.

Quand je me réveille, le ciel est tout propre. Il est d'un bleu presque blanc. J'ai dormi très longtemps, trop longtemps. Je mets ça sur le compte de l'orage de la nuit.

Je chauffe de l'eau pour mon thé, je sors pisser sur les épilobes et je fais mon petit tour jusqu'à la fourgonnette.

Siv et Rut semblent avoir passé une mauvaise nuit, elles aussi. Je les appelle, elles s'approchent à contrecœur en se dandinant. Arrivées à la portière arrière, elles s'arrêtent et ne consentent à sauter que lorsque je leur ai lancé deux poignées de grains.

Je ne trouve pas d'œuf mais on ne doit pas forcément être d'humeur à pondre après une telle nuit.

Je retourne dans la maison, j'enlève la casserole du feu et j'y lance un sachet de thé. Je coupe deux tranches de pain que je tartine avec une pâte d'œufs de poisson fumés. En versant le thé dans ma tasse, je m'aperçois qu'il est froid. Quelques gouttes d'eau sur la plaque m'indiquent qu'elle est froide elle aussi. Pas la peine d'appuyer sur l'interrupteur du plafonnier pour savoir qu'il ne s'allumera pas. Il y a effectivement une panne. Est-ce

qu'il suffira de changer un fusible ou le problème se trouve-t-il dans le compteur de l'autre côté de la baie ?

+13°, *temps relativement clair, vent de nord-est modéré. Plus de courant après l'orage de la nuit.*

Le temps s'améliore au cours de la journée. Je suis installé sur le ponton quand, soudain, le soleil perce la couche nuageuse. J'enlève mon pull pour exposer mon torse pâlichon à ses rayons.

J'aime bien m'asseoir sur les planches noires de goudron et blanches de guano. Le ponton est fixé par des pilotis costauds enfoncés dans le fond du lac et repose sur de grosses pierres. Un ferry pourrait accoster ici. Ça fait partie des blagues de mon père. « Ça se pourrait bien qu'un beau matin, on trouve le *Diana* ou le *Juno* devant notre ponton », disait-il. Mais il n'y a jamais eu de bateaux plus gros que la barque noire de Britt, à part quelques rares plaisanciers surpris par le mauvais temps.

Je plisse les yeux et regarde le lac en traçant de grands traits souples un peu au hasard sur la feuille. Avec quelques coups de crayon, je dessine la baie qui s'enfonce profondément dans la terre, de part et d'autre bordée de deux longs bras verts. Je suis assis sur un de ces bras qui forme ma presque-île à moi. De ce côté-ci de la baie, il n'y a que la forêt profonde avec, par endroits, des marécages et quelques clairières. Et puis notre maison.

La presque-île d'en face est plus ouverte, moins sombre. Il y a une ferme, appelée Norden. Des champs de blé brillent entre les chemins comme des couvertures jaunes étalées pour un pique-

nique.

Je tourne de nouveau mon regard vers l'eau, essayant de saisir les contours des petites îles qui ressemblent à des navires ancrés au milieu du lac. La plus proche a la forme d'une baleine. Elle s'appelle Jungfrun. La vierge. Elle est habitée par des milliers de goélands et ne se compose que de rochers et de cailloux, sans aucune végétation.

La deuxième est comme une miche de pain. C'est Fjuk. En réalité il s'agit d'un groupement d'îles mais on ne le voit pas d'ici. Les gens disent : Fjuk vous surprendra toujours. Parfois ce petit archipel semble être un mirage étincelant qui flotte à plusieurs mètres au-dessus de la surface.

Je les connais depuis que je suis né, ces îles. Elles m'ont toujours fait rêver et j'ai imaginé m'y rendre un jour pour les explorer, mais je n'y ai jamais mis les pieds. Chez nous, on n'est pas des navigateurs.

Je regarde mes esquisses, le résultat est décevant. J'ai essayé de dessiner ces îles une quantité de fois déjà, mais elles m'échappent. Elles ont quelque chose que je n'arrive pas à saisir. Quelque chose de caché qui m'a toujours attiré. C'est surtout ce qui ne se voit pas que j'ai envie de dessiner. Les ambiances, les sentiments et ce genre de trucs. Un jour, j'ai expliqué ça à ma prof de dessin, Gunilla Fahlander. Elle m'a répondu : « Tu as raison, Adam. Il faut viser les étoiles. »

Le filet de pêche se trouve dans l'abri à bateaux. Le dernier utilisateur était visiblement très pressé parce qu'il l'a négli-

gement largué dans une grande bassine blanche en plastique sans l'avoir ni rincé ni séché. Si on ne sait pas que c'est un filet de pêche, impossible de le deviner.

J'hésite un instant, puis j'empoigne la bassine et je l'installe devant la terrasse. Il me faut un bon moment pour repérer l'une des extrémités du filet qui me permettra de commencer le travail fastidieux.

J'accroche le bout à un clou planté dans le bois de la terrasse et je commence à démêler le filet tout en le tirant jusqu'au séchoir à linge devant les griottiers. Le filet est dans un état lamentable. Par endroits, ce n'est plus qu'une ficelle entortillée, et les parties que j'ai réussi à démêler sont pleines de trous. Je ne peux pas m'empêcher de rire. Il doit être récupérable mais ça va demander un sacré temps. Tout est possible. À condition de le vouloir vraiment.

Le soir, assailli par une violente faim, je me rends compte que je n'ai rien avalé de la journée. Le plafonnier allumé m'indique que le courant est revenu. J'entre dans le spacieux garde-manger et je regarde les rangées de boîtes de conserve. Je me décide pour des haricots blancs. Je pose la vieille sauteuse sur la cuisinière et je coupe quelques tranches de bacon en petits dés. Le minuscule ouvre-boîte refuse d'ouvrir plus que la moitié du couvercle que je suis obligé de plier en deux. Quand les dés de bacon sont cuits, je verse les haricots dessus et je laisse le tout mijoter.

Je m'installe sur le ponton et je mange à même la sauteuse. Le soleil se trouve maintenant à l'ouest, à mi-chemin entre Jungfrun

et Fjuk. Il ne fait plus très chaud et j'enfile mon pull.

Le repas terminé, je m'allonge sur le ventre et je plonge la sauteuse dans l'eau fraîche et cristalline. Un banc de perches effrayées se sauve parmi les grosses pierres sous le ponton.

– Ne vous inquiétez pas, je leur chuchote. Ce n'est que moi, Adam.

Les perches reviennent bientôt et happent les quelques restes de mon repas pour vérifier si c'est à leur goût. Je regarde longuement le scintillement des poissons verts. Tout d'un coup, je me rends compte que ce que j'observe c'est en fait une image qui bouge à la surface de l'eau. L'image d'Adam. L'image floue d'Adam O.

– *Viens manger, Adam !*

La voix de Britt m'appelle de la maison. Le ton n'est pas celui d'une vraie maman. Ce n'est pas une gentille invitation à passer à table. Il n'y a pas un soupçon de chaleur dans sa voix. Il pourrait s'agir de n'importe quoi d'autre. Britt me parle toujours sur le même ton. « Brosse-toi les dents, Adam ! Bonne nuit, Adam ! Allez, il faut y aller, Adam ! »

Au lieu d'obéir, je fonce dans le sens opposé. Je me sauve dans la forêt des contes de fées parmi les buissons qui me prennent dans leurs bras verts et me protègent contre Britt Börjesson.

À la tombée de la nuit, je reprends ma place derrière la grande table rectangulaire en bois devant la fenêtre. Un bourdon rebondit contre le carreau, je me lève pour le faire sortir. Ça fait longtemps que la fenêtre est restée fermée et je suis obligé de

forcer pour l'ouvrir. Une grosse écaille de peinture se détache. Le bourdon retrouve enfin sa liberté et vacille un peu sur ses ailes avant de se faire avaler par l'obscurité.

J'allume la lampe et je vais chercher le manuel sur la perspective que Gunilla Fahlander veut que je lise cet été. J'ai du mal à me concentrer bien que je sois seul. Ce genre de livres ne m'a jamais vraiment passionné. C'est trop sec. Je ne pense pas qu'il soit possible d'apprendre à dessiner à l'aide d'un manuel. En tout cas, moi je n'y arrive pas. Et ce n'est surtout pas comme ça que j'ai envie de dessiner. Ce n'est pas le côté technique que je cherche, même si je comprends qu'il soit nécessaire de passer par là. « Il faut maîtriser la technique pour pouvoir la dépasser », m'a dit Gunilla quand elle m'a prêté le livre.

Soudain on frappe à la porte. Le bruit est plutôt discret, mais ça fait l'effet d'un coup de pistolet dans le silence et je saute au plafond.

Ma première réaction est de me sauver, peut-être en passant par la fenêtre de la cuisine. J'ai peur, même si je sais qu'il n'y a aucune raison.

On frappe de nouveau, cette fois je réussis à garder mon calme. La personne a forcément déjà jeté un œil par la fenêtre de la maison éclairée.

– C'est qui ? je demande d'une voix mal assurée.

– Björn... Björn Arvnell.

Je sors dans le petit vestibule, j'allume la lampe extérieure et j'ouvre.

Gêné par la clarté soudaine, l'homme cligne des yeux. Il a

des sabots aux pieds et porte un jean et une veste usée en velours côtelé. Dessous il a un gros pull rayé fermé au cou par un zip qui le fait paraître plus épais qu'il n'est. Sur sa tête est vissée une vieille casquette sale et décolorée qui a dû un jour avoir des carreaux noirs et blancs. La moitié de son visage est hérissée de poils blancs. Il me fait un signe de la tête et me montre ses dents dans une tentative de sourire.

– J'ai vu de la lumière et j'ai compris que c'était toi, dit-il.

Je hoche la tête sans rien dire.

– Tu restes ici longtemps ?

– Je ne sais pas encore. Peut-être.

– Et tu as réussi à démêler le filet.

Il fait un geste vague avec sa casquette en direction de ce qui ressemble à une légère brume dans le jardin.

– Tu m'épates.

– Il ne vaut plus grand-chose.

– J'ai quand même failli me prendre les pieds dedans, dit Björn avec un rire un peu brusque.

Un silence gênant s'installe. Je ne sais pas quoi ajouter. Björn non plus. Il semble fatigué.

– Tu as grandi, finit-il par dire. Tu as quel âge maintenant ? Dix-sept ans ?

– Quinze. Et toi, ça va ? je demande pour paraître poli.

– Ça va. La pêche est mauvaise, bien sûr. Mais ça ne date pas d'hier. Maintenant je fais de la pisciculture. Des truites arc-en-ciel. Tu as vu les étangs ?

Oui j'ai effectivement remarqué les plaies fraîchement creu-

sées dans le sol de la presqu'île d'en face.

– Et le travail de la terre est ce qu'il est. Mais au moins, il a plu cette année.

– Où sont les vaches ?

– On les a fait abattre. C'était devenu trop lourd. Depuis que je suis seul, je n'ai plus le temps.

Je rassemble mon courage et je demande :

– Et... Mary-Lou, comment va... elle va bien, elle aussi ?

Il hoche la tête.

– Je crois, oui.

Je ne veux pas poser d'autres questions. Je devrais peut-être lui raconter que je l'ai rencontrée ? À la place je lui propose d'entrer.

– Je te remercie mais je voulais seulement m'assurer qu'il n'y avait pas de problèmes. J'ai promis à Britt de surveiller la maison.

– Je sais.

– Tu donneras à manger aux poules ?

– Bien sûr.

– Tant mieux. Ça m'évitera de m'en occuper pendant un temps.

Il recule d'un pas, descend la petite marche en granit et s'apprête à s'en aller.

– Alors porte-toi bien, dit-il.

Il a déjà traversé la moitié du jardin quand je crie :

– Tu as l'intention de prévenir Britt que je suis là ?

Il s'arrête, se gratte le front sous la visière de sa casquette.

– Non, ce n'est pas la peine. Pas quand c'est toi.

Je referme lentement la porte et pousse un soupir de soulagement, content qu'il n'ait pas posé d'autres questions.

Je vais me coucher mais n'arrive pas à trouver le sommeil. Au bout de deux bonnes heures, je me rends compte que j'ai oublié d'enfermer Siv et Rut, je saute du lit, j'enfile mon jean et mon pull et je cours pieds nus jusqu'à la vieille fourgonnette.

Je reste un moment à écouter la respiration tranquille des poules avant de refermer les portières arrière.

– Bonne nuit les filles, je dis rassuré et je repars à travers la pelouse recouverte de rosée.

La rencontre avec Björn a remué pas mal de choses en moi. Un tas de choses d'avant.

Tout d'un coup, j'ai l'impression que c'était hier. Que rien n'a changé depuis. Que tout est comme avant. Les mêmes odeurs, la même herbe humide sous mes pieds, le même murmure sourd des sapins dans la forêt, la même respiration calme du lac. Tout ce que j'ai aimé est encore là. Il n'y a que moi qui ai changé.

– *Allez, viens, Adam !*

Je suis à genoux dans l'herbe humide de la forêt. Je viens de découvrir des petites clochettes d'un blanc verdâtre que je n'avais encore jamais remarquées. Les fleurs sont comme des petites perles blanches sur les tiges nues. Elles me font un peu penser à des mugets. En réalité elles ne ressemblent à rien de ce que j'ai vu jusqu'à présent. Je suis étonné que de si jolies fleurs poussent dans la mousse en pleine forêt parmi les baies

et les fougères.

– Adam !

Je cueille rapidement une fleur et je fonce dans la direction de mon père et de Britt. Je galope parmi les vieilles souches envahies de mousse en imaginant que je suis un cheval sauvage poursuivi par une horde de loups. Frétilant d'énergie et de terreur feinte, je m'abrite entre les jambes de mon père et je heurte en passant le panier de Britt. Les myrtilles giclent dans tous les sens.

– Fais attention, Adam !

– Regardez ce que j'ai trouvé ! C'est une pippinella, ça ?

Fier, je tends la fleur blanche à mon père qui la prend et l'observe, un petit sourire aux lèvres.

– Non, Adam, ce n'est pas une pimpinella, mais c'est une très jolie fleur.

Je hoche la tête, heureux d'avoir trouvé cette belle fleur pour lui.

Pour donner plus d'importance à ma découverte, il sort la loupe de la poche de sa chemise et l'examine. Il fait semblant de ne pas s'apercevoir que Britt Börjesson piétine d'impatience.

– C'est une petite pyrole, une Pyrola minor, annonce-t-il avec un signe de tête approbatif. Regarde cette tige sans feuilles qui pousse tout droit. C'est typique des pyroles.

Il me rend la fleur que je range précautionneusement dans mon panier dans l'intention de la mettre sous presse pour notre herbier. Une Pyrola minor.

Dans notre collection à mon père et à moi.

Je me réveille de bonne heure à cause de la pluie qui ruisselle le long du toit. À travers la fenêtre, je vois le lac qui bouillonne sous l'impact des gouttes. Celles-ci percent la surface, s'enfoncent puis remontent et explosent en formant un dessin que je ne me lasse pas de regarder bien que je l'aie déjà vu quantité de fois. Je mets de l'eau à chauffer. Il ne reste plus qu'un croûton de pain qui ressemble à un bout d'écorce. Je le glisse dans ma poche.

Dehors il commence à faire chaud, le soleil se devine derrière les nuages. Le temps est en train de changer, la journée sera belle.

Comme Siv et Rut refusent de sortir sous la pluie, je leur mets un petit tas de grains dans la fourgonnette, puis j'émiette le croûton de pain entre mes doigts.

– Tenez, je vous donne aussi du pain.

Elles picorent avidement les miettes. Ne trouvant pas d'œuf ni sur les sièges ni dans le coffre, je les gronde.

Dans le garde-manger, je repère des abricots en conserve que je mange directement de la boîte. Les fruits sucrés qui fondent dans ma bouche sont un régal. Puis je bois mon thé assis sur les marches devant la maison, à l'endroit où le toit me protège des dernières gouttes de pluie. À présent, le soleil a percé la couche nuageuse et ses rayons se déversent comme des cheveux d'ange sur les champs de l'autre côté de la baie.

Je repense à Mary-Lou.

Je me demande comment elle va. Si elle a changé d'avis, si

elle envisage de revenir ici. Comme moi.

C'est dimanche. Le drapeau jaune et bleu pend mollement en haut du mât blanc. Des gens endimanchés discutent et rient autour de la table dressée dans le jardin et chargée de café et de gâteaux.

Je m'engage dans l'allée bordée de plates-bandes fleuries jusqu'à une petite place ronde récemment recouverte de dalles noires qui brillent comme un miroir. Elles sont en granit noir, je le sais parce que j'ai vu Björn les poser. Il les a eues lors d'un de ses nombreux trocs. Au milieu de la petite place pousse un vieux cerisier qui ploie sous les fruits.

C'est là que je la trouve, perchée sur une branche assez haute.

Elle m'a suivi du regard. Contrairement à moi, elle est en jean et T-shirt. Sur la tête elle porte une casquette sur laquelle est écrit Odal.

– Salut, Adam ! me lance-t-elle.

Son regard est malicieux et elle rejette sa tête en arrière en faisant voler sa longue chevelure brune.

– Salut.

– Monte, dit-elle.

Je promène mon regard entre Mary-Lou et les cerises. Je n'en ai jamais vu autant. Chez nous, nous avons aussi un cerisier mais les fruits sont très rouges et très acides.

J'hésite à suivre son exemple à cause de mes vêtements fragiles mais je finis par grimper moi aussi.

Mary-Lou continue son escalade, elle monte d'une branche à

une autre comme s'il s'agissait d'un banal escalier.

Une fois arrivée en haut, elle s'installe.

– Allez, magne-toi, elle me crie.

Je monte, les dents serrées et les yeux rivés sur le tronc épais pour éviter de regarder en bas. Tout d'un coup, je découvre une petite boule dorée sur une branche. Je suis soulagé d'avoir trouvé un prétexte pour pouvoir faire une pause.

– Qu'est-ce que c'est ? je demande.

– De la résine.

– On dirait de l'or.

Je palpe la masse jaune et solide avant de continuer.

Nous sommes assis côte à côte en haut de l'arbre, comme deux aiglons. Tout en bas se déroule l'anniversaire de Mary-Lou. Plein de voitures sont stationnées dans la cour gravillonnée fraîchement ratissée. Même la grand-mère de Mary-Lou est venue de sa résidence pour personnes âgées. Elle a quatre-vingt-dix ans, ses cheveux sont blancs et elle a les mêmes yeux vifs et curieux que Mary-Lou. Je suis surpris en voyant le crâne chauve et luisant de Björn. C'est normal de perdre ses cheveux si jeune ? Je l'entends raconter une histoire drôle et quand il a terminé, le rire aigu de goéland de Britt traverse le jardin en battant des ailes. J'adresse une grimace à Mary-Lou. C'est comme si tout ça ne nous concernait pas. Ici Britt ne peut pas m'atteindre.

– Elles sont super bonnes ! je dis en regardant les cerises dans ma main.

Mary-Lou se tourne vers moi.

– T’as le vertige, non ?

Je hoche la tête sans lâcher les cerises des yeux.

– Oui.

– Alors t’es vraiment courageux d’être monté.

Son commentaire me rend fier. J’essaie de déplacer mon regard, mais il me suffit de deviner les dalles noires du coin de l’œil pour avoir la tête qui tourne. Je m’agrippe à la branche.

– Tu veux que je te raconte ce que je vois d’ici ?

– Oui.

Mary-Lou se met debout sur sa branche.

– T’es folle, je murmure, en attrapant sa jambe.

– Pfff, ça c’est rien comparé à la tour Eiffel.

– T’es déjà montée dedans ?

– Non mais je vais bientôt le faire. Papa m’a dit qu’on va y aller.

– Tu vois Fjuk ?

– Oui, Jungfrun aussi. Et ta maison. Il y a trois renards devant votre poulailler. Et le pneu avant de ton vélo est dégonflé.

– Tu mens ! Tu peux pas voir ça !

Mary-Lou éclate de rire.

– Il faut avoir un peu d’imagination, Adam !

Dans l’après-midi, je me rends au supermarché à vélo. Je pédale lentement en suivant le chemin qui serpente entre les champs de blé et les champs de petits pois. Je hume les odeurs familières. Dans le tournant après l’abribus, je vois des bleuets qui bordent les champs et je regrette de ne pas avoir apporté

mon bloc à dessin. Je cueille un bouquet que j'attache sur mon porte-bagages.

Il n'y a personne dans le magasin et j'en profite pour me promener un moment entre les rayons, sans but précis. J'attrape deux pains sous plastique, j'hésite un instant devant une boîte de six œufs mais décide de ne pas la prendre.

– Rien d'autre ? demande Rosén en levant les yeux de son journal. Il retourne les pains et tape le prix sur sa caisse enregistreuse.

– Non merci. Si, des piles. Pour une torche électrique. Deux.

Rosén attrape deux piles rangées sur une étagère à côté de la caisse. Au moment de me les donner, il s'arrête :

– Mais... tu es bien Adam, non ? Ça fait longtemps.

– Oui, très longtemps.

– Tu es venu nous rendre une petite visite ?

– Oui.

– Et comment ça va dans la grande ville ?

– Pas mal.

Je pose deux billets de vingt couronnes sur le comptoir.

– Tu passeras le bonjour à ton père, dit-il en me rendant une poignée de pièces.

Je hoche la tête et j'ouvre la porte. Au moment de sortir, je me rappelle qu'il me faut aussi une carte téléphonique. Après avoir salué Rosén une deuxième fois, je me rends à la cabine téléphonique en face du magasin, je compose le numéro et laisse sonner longtemps. Personne ne décroche.

Les bleuets sur mon porte-bagages commencent à baisser la tête et je décide de rentrer. La route ne va pas jusqu'à la maison. Bien avant, elle tourne à gauche à quatre-vingt-dix degrés vers les lotissements. Mais moi je suis mon chemin imaginaire et je continue tout droit à travers champs. À l'époque il y avait des vaches rousses ici sous les arbres. Les pneus de mon vélo ont d'ailleurs longtemps gardé l'odeur aigre des bouses de vaches.

Je rame lentement en maintenant régulièrement les rames hors de l'eau pour laisser la barque avancer grâce à l'inertie. Puis je les enfonce de nouveau en prenant solidement appui avec mes pieds. Le bateau est long et difficile à manœuvrer. En revanche, il est très stable et avance facilement à condition de ramer en rythme.

Je longe la langue de terre vers l'ouest. Arrivé aux grosses pierres au bout de la pointe, je change de cap et je me dirige vers le sud. À un moment donné, je pose les rames sur le banc de nage arrière pour chercher mon premier point de repère, que je ne trouve pas. Le paysage a trop changé, ou alors c'est moi qui ai oublié.

Tant pis, je décide quand même de poser le filet. Je lance d'abord la bouée rouge, je donne quelques coups de rame et je laisse ensuite la barque partir à la dérive pendant que je lâche progressivement le filet. Vu son aspect minable malgré tous mes efforts pour le remettre en état, je suis content d'être seul. Par endroits il est tellement abîmé qu'on dirait une ligne de fond.

L'extrémité du filet se présente plus vite que prévu et je vois la dernière boule en plastique tomber dans l'eau et s'éloigner du bateau.

Le temps s'annonce agréable. Aucun nuage menaçant à l'ho-

rizon.

+20°, soleil après la pluie de la nuit. Vent de sud-est faible.

Je m'endors de bonne heure mais je me réveille en sursaut en recevant le livre sur la perspective en plein visage.

– Non, Mary-Lou ! Arrête !

J'ai de l'eau jusqu'aux genoux et je serre fortement les bras sur ma poitrine. Je suis resté au même endroit pendant longtemps, si bien que les vaguelettes de sable sous mes pieds se sont dissoutes. L'eau est froide, mes jambes me font mal.

Britt est en train de prendre un bain de soleil. Elle a enlevé le haut et ses seins louchent chacun dans une direction, comme s'ils guettaient des bellâtres sur la plage déserte. Mon père lit le Dagens Nyheter dans un transat à l'ombre des aulnes.

Une bergeronnette court sur le sable. Je la suis des yeux depuis un moment déjà, impressionné par la vitesse avec laquelle elle attrape des moustiques à la lisière du lac.

Elle s'envole effrayée lorsque Mary-Lou, en bikini rouge, fonce droit sur moi dans une cascade d'eau. Elle passe tout près de moi et m'envoie une douche glacée.

Je hurle, me retourne pour ne pas me laisser de nouveau surprendre et je la vois se jeter à plat ventre dans l'eau pour remonter aussi vite. Elle s'ébroue et me lance un regard malicieux.

– Non ! je crie. Arrête ! J'veux pas !

Mais Mary-Lou ne m'écoute pas. Elle se précipite de nouveau sur moi en riant. Cette fois, elle s'arrête, détache mes bras que je tiens toujours serrés sur ma poitrine et m'attire dans une

violente danse jusqu'à ce que je tombe à la renverse.

– Arrête ! je crie. Fous-moi la paix !

Britt hennit sur la plage.

Je sors de l'eau et j'attrape la couverture rouge de Mary-Lou. Au passage j'asperge Britt qui saute sur ses pieds, enlève ses lunettes et rugit : Adam !

Mais je me fiche d'elle. Je retourne au lac et je lance la couverture rouge aussi loin que je peux.

– Oh non, Adam ! Fais pas ça ! crie Mary-Lou.

Quand je me réveille, je vois que le lac est agité. Planté devant la fenêtre, je regarde les vagues se jeter en rugissant contre le caisson de pierres sous le ponton.

Le vent est trop fort pour que je sorte avec la barque, du moins à la rame. Il souffle du nord-ouest.

Tant pis. Le filet attendra. Ce lac a la réputation de s'agiter brutalement, sans signe précurseur, mais en général il retrouve son calme aussi vite.

Je prépare du thé et quelques tartines au beurre de crevettes. Tout en mangeant, je dessine distraitement ce que je vois de la fenêtre : le ponton avec la barque ballottée par les vagues, le lac écumant, un goéland qui plane au gré du vent. Je noircis une feuille entière de petites esquisses.

Puis j'enfile mon pull et je m'en vais au poulailler. L'herbe mouillée donne une couleur sombre au bas de mon jean.

– Bonjour, je lance en ouvrant une des portières arrière de la vieille Duett.

Siv secoue ses plumes et avance vers la lumière. J'ai l'impression qu'elle commence à s'habituer à moi. Je lui donne du grain et un peu de riz qui me reste du dîner de la veille.

Elle se jette sur le riz.

– Veneeeee, veneeeee ! j'appelle tout en cherchant Rut du regard. Je ne la vois pas mais il me semble entendre un gloussement à l'intérieur de la voiture. Je fais le tour et j'ouvre la portière avant. J'en profite pour vérifier s'il y a des œufs mais je ne vois rien.

– Viens, Rut !

Je perçois un bruit venant de la banquette arrière et je soulève prudemment le coussin. La voilà. Hésitante, comme si elle se demandait si c'est bien prudent de rester là, Rut se lève d'un bond et court rejoindre Siv et le tas de grains.

Elle laisse un petit creux derrière elle, un nid qu'elle s'est fabriqué avec le rembourrage marron des sièges. Dedans il y a deux œufs que je ramasse avant de remettre le coussin.

+19°, ciel variable, fort vent du nord-ouest. Deux œufs, je note le soir.

Le lac est toujours agité.

Mary-Lou traverse la baie en dériveur. Le vent est fort et son Finn disparaît entre les vagues. Je la suis de la fenêtre à l'aide de mes jumelles. Il me semble voir que sa voile trempe parfois dans l'eau.

Quand elle accoste au ponton, mes questions angoissées la font rire.

– C'est génial quand le vent souffle comme ça, Adam. On se sent vivre.

Nous traversons la forêt pour nous rendre dans le pré de l'autre côté de la pointe. Il y a des églantiers et des genévriers mais surtout une multitude de fleurs de différentes espèces : des saxifrages, des pieds-de-chats, des polygales, des marguerites. Plus tard fleuriront les filipendules, les gaillets jaunes et les campanules. On a fait un véritable inventaire ici avec mon père. Nous avons trouvé soixante-quatorze espèces dont nous avons enregistré les noms en suédois et en latin.

Dans le pré s'élèvent aussi quelques tumuli qui datent de l'âge du bronze. Derrière il y a une falaise qui descend à pic vers l'eau du Vättern. Mary-Lou a baptisé ce pré « L'âge du bronze ».

C'est la première fois que je dessine en plein air et je me sens un peu gêné quand je m'isole pour essayer de croquer un bouton d'églantine.

Mary-Lou gambade parmi les tumuli. Elle aime fouiller la terre, retourner les pierres et examiner les creux. Je ne sais pas ce qu'elle cherche. Elle l'ignore probablement elle-même.

– Je veux découvrir des choses, Adam, crie-t-elle. Des choses vieilles de plusieurs milliers d'années.

De temps à autre elle court me retrouver pour jeter un œil sur mon dessin.

– Tu seras un grand artiste, me prédit-elle.

– Et toi une grande exploratrice, je réplique.

Mais elle est déjà repartie. Avec la légèreté d'un vent d'été,

elle vole au-dessus de l'herbe du pré.

– Viens voir, Adam ! Il y a un nid avec quatre oisillons, crie-t-elle à moitié enfoncée dans un genévrier.

Nous nous asseyons en haut de la falaise et nous regardons le lac. De l'endroit où nous sommes, les vagues sont à peine perceptibles. Nous ne voyons pas un seul bateau bien que la vue soit dégagée.

– J'aimerais bien savoir comment les gens vivaient à l'âge du bronze, dit Mary-Lou.

– Peut-être comme maintenant. Un garçon et une fille de l'âge du bronze ont peut-être été assis là où nous sommes.

– Imagine qu'on puisse vivre à cette époque-là ! Rien qu'un jour. Plus tard je serai archéologue et je reviendrai ici pour fouiller les tombes.

– Il n'y a plus rien dedans, Mary-Lou. Elles ont déjà été fouillées.

– C'est ce que les gens croient !

Elle me fait rire. Je m'éloigne un peu du bord.

– Tu te sens pas bien ?

– Si ça va.

– Ça fait combien de mètres à ton avis ?

Je jette prudemment un œil en bas vers la plage rocailleuse. Quelques hirondelles de mer volent en dessous de nous.

– Au moins cinquante mètres.

Je m'allonge sur le dos et je regarde le ciel bleu. Au bout d'un moment, je sens que Mary-Lou fait pareil. Il se produit quelque chose en nous à ce moment-là. Quelque chose que je

n'arrive pas à m'expliquer.

Un brin d'herbe m'effleure la joue, je lève mon regard vers Mary-Lou qui est penchée au-dessus de moi.

– Tu es chatouilleux ? elle demande.

Je fais non de la tête.

Elle passe le brin d'herbe sous mon menton.

– Non, arrête, je ris.

– Tu mens !

On se met à rouler dans l'herbe quand j'essaie de lui enlever le petit brin. Soudain elle se couche sur moi et me regarde dans les yeux en riant. Je soutiens son regard. Je n'ai jamais vu d'yeux comme les siens, à la fois rieurs et graves. C'est comme si nous nous voyions réellement pour la première fois. Le temps s'est arrêté, à moins que ce soit l'inverse. Il y a peut-être eu un court-circuit entre le présent et l'âge du bronze. Nous ne sommes plus les personnes que nous étions une minute auparavant. Si, en fait nous sommes les mêmes, mais il existe quelque chose de nouveau entre nous. J'ai envie de toucher Mary-Lou. Je passe le bout de mes doigts sur sa joue, sur ses fossettes et sur ses lèvres. J'ignore pourquoi je fais ça.

– Je voudrais qu'on reste ensemble pour toujours, je dis. Promets-le-moi, Mary-Lou.

Mary-Lou rit. Hoche la tête.

– Évidemment. Pour toujours.

Je détache le dessin que j'ai fait du bouton d'églantier et j'écris Pour Mary-Lou en bas de la feuille. Elle le regarde longuement avant de lever les yeux vers moi :

– Fais mon portrait, Adam !

– Non, je n'en suis pas capable. J'ai encore beaucoup de choses à apprendre. Plus tard je le ferai. Promis. Un jour je ferai ton portrait.

– Un jour tu seras célèbre, dit-elle.

Quelques semaines plus tard, les parents de Mary-Lou organisent un grand barbecue dans leur jardin avec beaucoup d'invités. Comme ça fait plusieurs jours que le bonhomme de la météo parle d'une dépression, ils ont dressé la table sous une grande tente à rayures rouges. Un cochon de lait tourne silencieusement sur sa broche au-dessus d'un lit de braises.

L'homme qui surveille la cuisson est sur place depuis dix heures du matin avec pour seule compagnie des canettes de bière. À un moment donné, il a dû perdre le contrôle de la préparation car lorsque arrive le grand moment où Björn s'apprête à débiter la viande, il se révèle que le petit cochon est toujours cru à l'intérieur. Il faut encore attendre des heures avant de pouvoir le déguster.

Cela explique peut-être le désastre qui se produit ce soir-là.

Björn éclate de rire. Il sort une table roulante chargée de bouteilles, verse de la vodka, du whisky, du gin dans des verres et invite les gens à se servir. Mary-Lou explique qu'il a tout fabriqué lui-même. Il achète des essences par correspondance et les mélange avec de l'alcool qu'il conserve dans des bidons de cinq litres cachés derrière la moissonneuse dans le hangar.

L'ambiance monte de plus en plus. Les rires sonores de Britt

Börjesson creusent de grands trous dans la soirée d'été. Elle porte une robe dont le décolleté plongeant a du mal à maintenir ses seins en place.

– Elle pourrait être la maman du petit cochon, je grommelle en voyant Britt se pencher au-dessus de la table avec les bouteilles. Si elle continue comme ça, elle va déverser ses nichons sur Björn.

Ça fait tellement rire Mary-Lou qu'elle s'étrangle et je suis obligé de lui taper dans le dos.

– Je me demande pourquoi ton père la fait venir ici tous les ans, dit-elle.

– J'en sais rien, je mens. Ils sont collègues. Elle est secrétaire de rédaction au Dagens Nyheter, elle vérifie les textes de mon père. Ça fait presque vingt ans qu'ils bossent ensemble.

– C'est pas une raison pour habiter ensemble !

– Ils n'habitent pas ensemble. C'est seulement en été.

Britt possède la moitié de notre maison. Elle a aidé mon père financièrement quand il était un peu serré après le divorce. Sans Britt, il n'aurait pas pu la garder. C'est pour ça qu'on est obligés de la trimbaler avec nous. La maison est à elle aussi, mais ça, je ne le dis pas. Plutôt mourir que de raconter ça à Mary-Lou.

Quand le cochon est enfin cuit, c'est un groupe bien éméché qui s'attable sous la tente. Des bouteilles de vin rouge et des canettes de bière se promènent entre les convives. La mère de Mary-Lou, qui s'appelle Irja, sert de l'aquavit à ceux qui le souhaitent. Vêtue d'une longue robe d'été jaune, elle se déplace avec la vivacité d'une serveuse. Visiblement très à l'aise parmi

les gens, elle vole comme un papillon entre les invités et leur sert à boire tout en discutant. Elle est directrice d'études à l'école Wetter et fait la navette entre Norden et le centre-ville dans une Golf bleu nuit.

Irja s'installe un moment avec Mary-Lou et moi. Elle n'a pratiquement rien bu elle-même. Comment en aurait-elle d'ailleurs eu le temps ? Quand elle va chercher quelque chose dans la cuisine, ses talons claquent comme des becs de pics-verts contre les dalles noires.

Après avoir mangé à toute vitesse, Mary-Lou et moi descendons au lac. La soirée est assez belle et nous traversons la baie à la rame avec une ligne de traîne derrière le bateau. Le lac est un véritable miroir. Nous sommes entourés d'hirondelles de fenêtré qui chassent des insectes à fleur d'eau.

– Cette nuit il va pleuvoir, constate Mary-Lou, c'est pour ça que ça ne mord pas.

À notre quatrième ou cinquième aller-retour, nous remarquons que le vent a forci. Je suis pressé de rentrer. Les vagues sont déjà grosses lorsque nous accostons au ponton.

– Il est complètement dingue, ce lac, je dis quand nous attachons la barque.

Mes genoux tremblent.

Mary-Lou se contente d'acquiescer d'un signe de tête.

– Oui, il s'agite rapidement, réplique-t-elle tranquillement.

Elle sait. Elle a passé toute sa vie, douze ans, au bord de ce lac. Contrairement à moi, elle n'est pas de passage ici. Elle appartient à cette réalité et n'y est pas seulement en vacances

comme moi.

Quand nous retournons à la ferme, la fête est passée à un autre stade. Le cochon est liquidé et les gens se sont rassemblés en petits groupes. Quelques-uns sont encore attablés en train de prendre le café. Je vois mon père sous un des arbres fruitiers, le portable collé à l'oreille comme d'habitude. Avec la main dans laquelle il tient un verre de whisky soda il nous fait signe d'approcher.

– Tu parlais avec qui ? je demande.

– Avec Örjan du journal. Il viendra peut-être passer quel-ques jours ici.

– Où est Britt ? je demande.

– Aucune idée.

Mon père lance un regard circulaire.

Mary-Lou et moi prenons chacun une canette de soda et nous entrons regarder la télé. La maison est calme et silencieuse. J'ai besoin de me rendre au petit coin et passe sur la pointe des pieds devant le bureau de Björn. Un bruit me parvient de derrière la porte. Me disant que c'est peut-être un voleur, je m'arrête et tends l'oreille. Je perçois un froissement, une voix chuchote quelque chose dont je ne saisis pas le sens, puis quelqu'un pousse des gémissements.

Il ne s'agit manifestement pas d'un voleur et je poursuis mon chemin vers les toilettes. Soudain je vois la mère de Mary-Lou surgir de nulle part. Elle me demande ce que je fabrique dans le noir. Je hausse les épaules. Il est possible que je sois en train de lorgner la porte fermée, à moins qu'elle n'ait pas eu besoin de

moi pour avoir des soupçons. L'instant d'après, elle abaisse la poignée, ouvre la porte du bureau et allume le plafonnier.

La calvitie rouge de Björn se détache sur le noir du canapé en cuir en face de la table. Il ne porte sur lui que sa chemise blanche déboutonnée, ses autres vêtements sont éparpillés sur le sol. Il jette un regard étonné vers la porte, comme s'il venait de se rendre compte qu'il aurait dû la verrouiller. Une voix stridente monte du canapé :

– Qu'est-ce qui se passe, chéri ?

Cette voix-là, je la reconnaîtrais entre toutes, c'est celle de Britt Börjesson.

J'ai souvent repensé aux jours qui suivent et je crois être capable de faire un compte rendu précis de presque tout. Rien ne laisse présager les conséquences de l'événement du canapé noir. Personne n'aurait pu les prédire. Moi je ne me doute de rien, pas plus que mon père, habituellement si observateur.

La personne qui réagit le mieux est la mère de Mary-Lou qui semble prendre les choses avec distance. Elle est intelligente et calme. Elle reste la même Irja, belle et efficace. Ses cheveux épais et bien coupés bougent chaque fois qu'elle tourne la tête et elle la tourne souvent au cours de ces quelques jours. Ce genre de détails inutiles me revient. Avec une netteté extrême.

Björn est honteux comme un chien pris en flagrant délit de chiper une côte de porc. Il n'arrête pas de s'excuser en promettant que ça ne se reproduira pas.

Mon père essaie de minimiser les choses.

– On pouvait s’y attendre de la part de BB, dit-il.

Sur le conseil de mon père, Britt Börjesson repart à Stockholm. Elle me fait un peu de peine. Elle semble soudain si perdue, si seule. Même si j’en ai marre de sa présence permanente ici, je me dis que je devrais revoir mon image d’elle. Celle que j’ai est trop simpliste. Je sais que je ne suis pas objectif. Je ne vois que les mauvais côtés de son caractère.

Britt est quelqu’un de très efficace, une vraie fourmi. Elle est toujours la première debout le matin. Bien avant qu’on se réveille, mon père et moi, elle a généralement déjà enfilé son jean et on l’entend siffloter en repeignant la maison ou en changeant des tuiles cassées ou en tapissant la salle de séjour ou en installant des bouches de ventilation dans le garde-manger ou en recouvrant le toit des cabinets extérieurs de papier goudronné. Ses cheveux couleur carotte sont ramassés en une pelote déséquilibrée sur sa tête maintenue par un ruban blanc qui lui descend sur le front. Quand j’étais petit, je trouvais qu’elle ressemblait à une Indienne.

Mon père n’a jamais eu le sens pratique. Il se contente de tondre le gazon. Du moins de temps en temps. C’est ça son boulot ici. Pour être tout à fait honnête, il faut reconnaître que le poulailler est aussi son œuvre. En partie. Quand le renard est venu nous rendre visite pour la deuxième fois, Björn nous a proposé sa vieille Volvo Duett abandonnée pour abriter les poules la nuit. Mon père a sauté sur l’occasion. Il a dû trouver l’idée marrante. Un dimanche après-midi, Björn est venu garer la voiture au milieu du poulailler et elle y est restée.

Mon père considère notre petite maison comme un lieu de repos. Il vient ici pour alimenter ses connaissances en botanique et pour écrire son roman interminable, bref, pour se détendre après le stress au journal.

Sans Britt, la maison se serait dégradée lentement mais sûrement. Je sais bien qu'on ne peut pas la tenir pour seule responsable de ce qui s'est produit par la suite. N'empêche qu'elle est coupable de ce qu'elle a fait. De son comportement indigne avec Björn. Je sais que ça l'a rendue très malheureuse. Mais tout ça ne change en rien l'opinion que j'ai d'elle : je ne l'aime pas.

*

« Il fallait s'y attendre. Quoi de plus normal qu'une fête de cochon grillé se termine par une cochonnerie ? » disait Mary-Lou. Je n'avais pas compris qu'elle cachait sa douleur derrière ce genre de plaisanteries. On aurait pu penser qu'elle ne se sentait pas du tout concernée par ce qui s'était passé.

En réalité, cet événement a été une véritable bombe dans son existence. Rien de pire n'aurait pu lui arriver. Tout ce qui comptait pour elle, tout ce en quoi elle croyait avait été anéanti en l'espace d'une soirée. Son père avait trompé sa mère sous leur toit.

Mary-Lou a progressivement perdu le sens des mesures. L'histoire s'est introduite insidieusement dans sa tête et a obscurci son regard. Enfin, c'est sans doute une réaction normale pour quelqu'un de douze ans. J'aurais probablement réagi de la même manière. Quand tout se passe bien, l'enfance est un joli conte de fées, mais tôt ou tard, la réalité cachée derrière cette

image naïve transparaît. L'enfant comprend que ses parents sont des gens comme les autres, qu'ils ont les mêmes faiblesses que tout le monde. Pour Mary-Lou, cette découverte a été un choc.

Le pire c'est qu'elle ait réussi à cacher ses sentiments aussi efficacement. Rien n'indiquait qu'elle traversait une crise profonde.

Si. Une chose aurait dû me mettre sur la piste. La curiosité spontanée que j'appréciais tant chez elle est soudain devenue forcée. On aurait dit qu'elle cherchait à se placer dans des situations extrêmes pour me démontrer qu'elle n'était pas touchée par ce qui était arrivé.

J'étais dans le jardin en train de réparer le pneu de mon vélo quand j'ai entendu la sirène. La voiture était alors déjà à la hauteur du supermarché Vivo. Mon père s'est levé de son ordinateur et est sorti sur le perron.

Le bruit était d'abord faible et nous parvenait de façon discontinue. Comme si le vent s'en emparaît par à-coups et le poussait vers le lac. Puis il est devenu plus fort. On aurait dit qu'un loup errait dans les environs en hurlant son chagrin et sa douleur.

J'ai essayé de suivre le trajet de la voiture le long du chemin. Je l'ai entendue freiner légèrement à l'entrée du virage du côté de l'abribus pour ensuite accélérer au niveau des champs, puis elle a tourné avant la pointe et a continué vers l'ouest.

Quand le bruit s'est arrêté, un silence absolu s'en est suivi. Mon père m'a rejoint sur la pelouse.

Je savais exactement où l'ambulance s'était arrêtée. J'ai vu qu'il le savait lui aussi.

Dans l'après-midi, mon père a appelé l'hôpital. Il a parlé avec Irja un bon moment. J'ai écouté et j'ai compris ce qui était arrivé.

La vie de Mary-Lou n'était pas en danger. Elle était consciente mais sa colonne vertébrale avait été touchée. Quelques vertèbres s'étaient tassées. Pour l'instant on ne pouvait encore rien dire.

Elle avait sauté du cerisier et était tombée sur les dalles en granit noir.

Elle avait attendu neuf jours avant de le faire.

Quand je me réveille, le lac a retrouvé son calme. Les vagues ne sont plus que des petites rides à sa surface. Je sors et un grognement monotone me parvient de l'autre côté de la baie. Je vois un tracteur faire lentement des allers-retours dans un champ. De là où je suis, on dirait une grosse mouche. C'est Björn qui est en train de faire le foin, ce qui signifie qu'on peut s'attendre à un temps plus stable.

Je bois mon thé et je mange mes deux tartines aux œufs sur le ponton. Le tracteur s'est arrêté. Une bergeronnette pousse une série de petits cris et vient se poser à côté de moi en hochant la queue. J'ai envie de la dessiner et je choisis un 2B parmi les crayons que je viens d'acheter. La pointe souple s'enfonce dans le papier quand je forme le corps de l'oiseau : sa petite tête blanche, ses yeux vifs, le bavoir noir sur sa gorge, sa queue fière,

ses pattes d'allumettes fébriles.

Quand j'ai terminé, je soulève la feuille. La bergeronnette s'envole vers la maison et je la vois disparaître sous les tuiles près de la cheminée.

Le silence n'est rompu que par le crissement du sable dû au mouvement tranquille des vagues. Ce sont de vraies petites vagues d'été. Je ferme les yeux et je laisse mon corps se remplir de leur chuchotement qui se répète encore et encore. Je me dis que ce bruit remonte à la nuit des temps. À l'âge du bronze. À plus loin encore. À avant l'existence de l'homme.

Après l'accident, Norden s'est écroulé comme un château de cartes. Comme si Mary-Lou avait jeté une nouvelle lumière sur ce qui s'était passé sur le canapé. La lumière de Mary-Lou.

Irja a dit à mon père qu'elle envisageait de quitter Björn. Pour Mary-Lou. J'ignore si c'était une bonne idée. Elle pensait s'installer à Stockholm.

Björn s'est mis à boire. Il n'avait certainement jamais été un modèle à suivre dans ce domaine-là, mais avant « les événements » l'alcool ne semblait pas avoir de prise sur lui. Il avait une capacité incroyable à tout assurer à la ferme. Il lui arrivait de commencer la journée par remonter les filets de pêche, livrer ensuite le poisson en ville puis bricoler sa vieille Volvo 240 rouillée en fin de matinée, battre le blé après le déjeuner, charger le grain sur son tracteur pour aller le vendre à Odal, se livrer à ses trocs habituels dans la zone industrielle et revenir à la maison le soir avec par exemple des tuyaux pour drainer le champ de trèfle ou des meubles pour la nouvelle terrasse qu'il avait l'intention de fabriquer. Une fois cette

longue journée de travail accomplie, il pouvait encore remonter sur son tracteur et labourer le champ jusqu'à une heure avancée de la soirée. Et finalement, pour décompresser, retourner bricoler sa Volvo rouillée avant de s'effondrer sur son lit, mort de fatigue. Et le lendemain, il remettait ça.

Personne n'arrivait à comprendre comment il faisait pour résister à ce rythme, mais Björn, lui, rigolait tout en épongeant la sueur sur son crâne chauve.

Il marchait toujours d'un pas rapide en soulevant à peine ses pieds, penché en avant comme s'il était sur le point de tomber. On aurait dit qu'il faisait du patin à glace.

Après la catastrophe, quelque chose s'est brisé en lui. Tout d'un coup, il n'avait plus la force d'assurer des journées de vingt heures de travail – peut-être parce qu'il avait perdu l'amour d'Irja et de Mary-Lou.

Il s'efforçait de continuer comme avant mais il a commencé à oublier des choses. Une presse à balles de foin est par exemple restée dans un champ pendant plusieurs semaines. Il passait d'une activité à une autre sans jamais rien terminer. Il pouvait sortir le tracteur de la cour puis brusquement se mettre à repeindre le hangar avant de tout laisser en plan pour aller boire un whisky soda sur la terrasse avec un estivant venu lui acheter un omble chevalier.

Il ne riait plus.

Je sors avec le bateau pour aller remonter le filet, mais il n'est pas à l'endroit où je l'ai posé. Le vent souffle fort, il a dû

l'embarquer. Je cherche un bon moment avant de découvrir les petites boules rouges.

On dit qu'il est difficile d'attraper du poisson dans le Vättern. C'est un grand lac très profond à l'eau cristalline. Si on ne sait pas exactement où chercher le poisson, on rentre bredouille. Mon père et moi, on est assez doués pour ça. Pour rentrer bredouilles, je veux dire. Pourtant il y a du poisson. Du saumon, du lavaret, de l'ombre de rivière, du brochet et de la perche. Et de l'omble chevalier, bien sûr. Il nous est arrivé d'attraper du lavaret et, il y a un an ou deux, nous avons même pris une brème de près de trois kilos.

Mais ce matin, le filet est désespérément vide. Quelle solution choisir ? Laisser le filet où il est ? Le déplacer un peu ou tout bonnement le remonter ? Je réfléchis pendant un bon quart d'heure avant de me résoudre à laisser le filet dans l'eau.

Une semaine après l'accident, j'ai rendu visite à Mary-Lou à l'hôpital. Mon père m'a accompagné. Nous lui avons apporté une boîte de chocolats de Vivo et un bouquet de fleurs que j'avais cueillies dans le champ de l'autre côté de la forêt. Il y avait surtout des campanules parce que je savais qu'elle les aimait.

C'était le jour le plus chaud de l'été et la ville était déserte. Quelques rares personnes étaient assises sur des bancs dans les parcs à l'ombre des arbres. À l'hôpital, il régnait une tranquillité telle qu'on aurait pu croire qu'il était abandonné. La porte principale était grande ouverte, les couloirs étaient vides. Un rideau bougeait paresseusement dans une pièce utilisée pour

les pauses-café. Pas la moindre infirmière en vue. Nous sommes entrés dans le service 4 et avons marché sur le sol bien lustré jusqu'à la chambre 21 au fond d'un couloir.

Mary-Lou était au courant de notre visite mais elle n'a pas réagi quand nous avons poussé la porte. Elle était allongée dans un grand lit métallique devant la fenêtre. Sur sa table de chevet il y avait deux vases avec des fleurs. Son visage était si pâle. Elle m'a soudain paru beaucoup plus petite qu'avant.

– Bonjour Mary-Lou, a dit mon père.

En guise de réponse elle a hoché la tête de façon presque imperceptible.

– Comment ça va ? j'ai demandé.

– Ça va.

– Il fait vachement chaud dehors, j'ai dit en faisant une grimace.

Je n'avais rien trouvé de plus intelligent à dire. Je voulais sans doute lui donner l'impression qu'il n'y avait pas que des inconvénients à rester enfermé dans une chambre fraîche.

Elle n'a pas répondu.

– Ta mère et ton père t'embrassent, a dit mon père.

Ce qui était totalement inutile puisque Irja venait la voir tous les jours.

J'ai regardé autour de moi. La chambre était assez petite, à peu près de la même taille que la mienne. Dans l'entrée, il y avait un petit vestibule avec des toilettes. Je trouvais ça bien qu'elle n'ait pas à la partager avec quelqu'un d'autre. On a sans doute besoin d'être seul quand on est immobilisé pendant plusieurs semaines.

– *Tu as une belle vue, a dit mon père en faisant un signe de tête vers le parc où la végétation était exubérante.*

Mary-Lou n'a toujours rien répondu.

Enfin, mon père a eu l'idée de sortir la boîte de chocolats et moi je lui ai tendu les fleurs que j'avais cachées derrière mon dos.

Son visage s'est illuminé quand elle a aperçu les campanules. Furtivement, comme lorsque le soleil fait une apparition rapide derrière un nuage sombre.

– *Merci. Elles sont belles.*

– *Elles sont de L'âge du bronze, j'ai dit. Il y en a plein.*

Si j'ai dit ça c'est pour qu'elle sache que ces fleurs avaient plus d'importance que les fleurs en général puisqu'elles venaient de notre pré. J'ai vu ses yeux se remplir de larmes.

– *On y retournera quand tu seras sortie d'ici.*

Mary-Lou a acquiescé. Elle a dégluti et elle a posé sur moi un regard très différent de celui que j'avais l'habitude de voir. Ça m'a fait sursauter. Puis elle a dit :

– *Je ne sortirai peut-être jamais, Adam. Je serai peut-être obligée de rester ici pour toujours.*

Je me suis tortillé, je ne savais pas quoi dire. J'ai cru que j'allais fondre en larmes. Je savais que sa blessure au dos était grave. Qu'il lui faudrait beaucoup de temps pour se rétablir. Qu'elle ne serait probablement jamais complètement guérie. Mais, malgré tout, elle avait eu de la chance. Elle était tombée sur les fesses et avait été touchée assez bas dans le dos. C'est sans doute ce qui lui avait sauvé la vie.

On lui a rendu visite une deuxième fois. Ce jour-là elle semblait fatiguée et abattue. Elle répondait à peine quand nous lui parlions et au bout d'un moment elle a commencé à pleurer. Une jeune infirmière avec une longue natte noire dans le dos est entrée dans la chambre et nous a dit que Mary-Lou avait besoin de repos.

Quelques jours plus tard, nous sommes rentrés à Stock-holm. Les vacances de mon père étaient finies.

L'année d'après, quand nous sommes retournés dans notre maison de vacances, Mary-Lou et Irja n'habitaient plus là. Björn vivait maintenant seul à Norden et menait une lutte inégale contre les mauvaises herbes et contre l'alcool.

Pour la première fois, il n'y a pas eu de fête dans le grand jardin de Norden pour l'anniversaire de Mary-Lou.

Le jour de ses treize ans, je suis allé à L'âge du bronze cueillir un bouquet que j'ai posé sur un des tumuli. J'ai fait une prière silencieuse pour que Mary-Lou guérisse et que tout redevienne comme avant.

Nous n'avons passé que quelques jours dans la maison, mon père et moi. Je crois que nous ressentions la même chose. Il nous était impossible de rester plus longtemps.

Plus tard mon père y est retourné. Parfois seul. Quelques fois avec Britt. Mais je ne l'ai jamais accompagné. Je ne pouvais pas. Le souvenir de l'accident me hantait. C'est comme si c'était moi qui étais tombé. Mon père me disait que j'exagérais, ce qui est possible. Mais à ce moment-là ce n'est pas comme ça que je le ressentais.

De temps en temps, mon père appelait Irja. Elle lui disait que sa fille l'inquiétait et que son état était stationnaire. Mary-Lou était devenue introvertie et renfrognée. À un moment donné, j'ai cru que mon père était un peu attiré par Irja, qu'il y aurait une suite à leur relation. Et pourquoi pas ? Ça n'aurait pas détonné dans l'ambiance générale. Mais rien ne s'est passé. Mon père est trop paresseux. Il n'a pas le courage de s'engager. Il trouve qu'il est bien comme il est. Et puisque je suis là...

Je promène mon regard sur le lac en direction de Norden. La vie est si fragile. Elle peut basculer d'un moment à l'autre. Le temps d'écraser un moustique, tout peut changer.

Ces événements absurdes qui nous arrivent, ont-ils un sens ?

L'hiver dernier, deux représentants d'une secte religieuse ont frappé chez nous pour parler justement du sens de la vie. C'étaient deux garçons tout maigres en costume. Ils avaient des lunettes et les cheveux coiffés en arrière. J'ai d'abord voulu les mettre à la porte, mais ils ont réussi à retourner mes arguments en questions intéressantes en m'affirmant que tout ce qui nous arrive a un sens. Et que le but de notre vie est justement de trouver ce sens.

J'ai répondu que ça méritait réflexion, pensant que c'était le seul moyen de me débarrasser d'eux. Une question me brûlait cependant les lèvres : quand une fille de douze ans saute du haut d'un cerisier et se blesse grièvement, cela a-t-il réellement un sens ?

Mais je ne leur en ai pas parlé. J'ai fait semblant d'être d'ac-

cord avec eux. Ce n'était pas très courageux de ma part, mais il m'arrive d'être lâche.

Plus tard, j'ai compris qu'il y avait plusieurs interprétations à la chute de Mary-Lou. Pour moi il n'y avait aucun doute possible. Elle avait voulu mettre fin à ses jours. Mais visiblement, Björn et Irja pensaient, eux, qu'elle était tombée. Que c'était un accident ! Même mon père, pourtant censé être un journaliste doté de sens critique, semblait pencher pour cette version-là. Les adultes sont aveugles ! À moins qu'ils n'aient pas la force de voir une vérité trop dérangeante ?

Ma réaction est très différente de la leur. Ça peut paraître étrange, mais j'admire secrètement Mary-Lou pour ce qu'elle a fait. Je suis impressionné par son courage, par sa détermination. Quand j'y pense, j'en ai la chair de poule. Ça lui ressemble tellement. Elle a toujours vécu en accord avec ses sentiments. Elle est comme ça.

Dans l'après-midi, je vais à vélo au supermarché Vivo. Je m'arrête à l'abribus, je glisse ma main dans notre boîte aux lettres et je repêche une carte postale de Damas. Mon père écrit qu'il est crevé à cause de la chaleur. Presque quarante degrés à l'ombre.

Je reprends mon chemin et je vois qu'il y a plein de camomille dans les champs. Ces fleurs qui ressemblent à des marguerites forment une mousse blanche au-dessus du blé. L'air est sec. Il fait chaud ici aussi. Il émane du blé en maturation une odeur épicée. Je respire bien que je ne pédale pas vite. Qua-

rante degrés à l'ombre. Impressionnant, papa !

J'achète du pain, du lait, des yaourts et un tube de pâte de fromage au jambon. Puis je décide de passer un coup de fil à ma mère. Elle semble heureuse de m'entendre. Je lui dis que tout est super, que le soleil brille et que j'ai déjà pas mal bronzé.

Quand on a raccroché après s'être dit au revoir, fais attention à toi et rappelle-moi bientôt, je sors la carte de visite dorée et je compose le numéro à sept chiffres. Je compte les signaux. Elle décroche au milieu du quatrième.

– Mary-Lou Arvnell.

– Salut... c'est Adam.

Quelques secondes de silence. Il me semble l'entendre reprendre son souffle :

– Salut.

– J'avais promis que je t'appellerais.

– Oui, je suis contente de t'entendre.

– C'est comment en ville ?

– Chaud !

– Ici aussi. Même dans l'eau !

– Tu m'appelles du supermarché ?

– Oui. J'ai failli ne pas avoir le courage de faire le chemin jusqu'ici.

– Je comprends.

Sa voix me paraît joyeuse. Plus joyeuse que je ne l'aurais pensé. À moins qu'elle se force ?

– J'ai rencontré Björn l'autre jour. Il est venu me voir.

– Ah oui.

Je sens que le terrain est miné et je change de sujet.

– Je passe pas mal de temps à L'âge du bronze à dessiner. C'est très beau là-bas en ce moment.

– Ah bon.

Je prends mon courage à deux mains, je suis du regard une Golf bleu nuit qui s'arrête devant Vivo, je note qu'elle est enregistrée en Allemagne puis je lui demande :

– Tu as réfléchi à ma proposition ?

Un moment de silence.

– De te rejoindre à la campagne, tu veux dire ?

– Oui, ça serait génial.

– J'en ai parlé avec ma mère. Elle trouve que c'est une bonne idée. Elle me pousse même à le faire.

– Elle a raison, je m'empresse de lui dire. Tu prendras la chambre de Britt. C'est la meilleure de toute la baraque.

Un nouveau silence. Puis Mary-Lou me dit :

– Oui, je crois que je vais le faire, Adam. Je crois que je vais venir !

Je me retrouve devant la porte de la maison sans savoir comment j'ai fait pour rentrer. Il manque une demi-heure à ma vie. J'ai pédalé pendant sept kilomètres sans m'en rendre compte. J'étais ailleurs. Je devrais m'estimer heureux de ne pas avoir eu d'accident vu que j'ai forcément croisé des voitures. Et le car.

En allant enfermer Siv et Rut pour la nuit, je me sens encore tout excité. Le siège arrière est toujours vide. C'est le quatrième jour sans œuf. Je leur demande de faire un petit effort en leur expliquant qu'on va bientôt avoir de la visite.

– Ock-ock-ock, s’excusent Rut et Siv l’air embarrassé en balançant leur tête.

Je fais le tour de la maison muni d’une pelle et d’un balai, je trouve deux bourdons morts sous la fenêtre de la salle de séjour, que je lance par la porte ouverte. J’envisage de secouer le tapis de la cuisine mais je me ravise en me disant que ce n’est pas nécessaire puisque j’ai été seul à occuper les lieux.

Je vais ensuite cueillir quelques branches de seringat, je les mets dans un vase en céramique que je pose sur le rebord de la fenêtre dans la chambre de Britt. J’en profite pour enlever le vieux pot de chambre en porcelaine que Britt a acheté à une vente aux enchères.

J’écris dans mon journal : +27, *soleil, faible vent du sud.*

J’ai du mal à m’endormir. En entendant le vent souffler dans les sapins, je me demande si le lac va se lever de nouveau. Puis je perçois un bruit sourd et rythmé sous la couverture. C’est mon cœur inquiet qui s’est remis à battre comme le moteur d’un bateau de pêche.

Du calme, petit cœur.

Mary-Lou va venir. Tout va bien se passer.